

**18 mars 1944 - 18 mars 2014**  
**Commémoration de l'attaque allemande sur**  
**Saint Julien en Vercors**



## **La cérémonie commémorative du 18 mars 2014**

En 2014, le conseil municipal de Saint-Julien-en-Vercors a souhaité commémorer le 70e anniversaire de l'attaque allemande contre la ferme Peyronnet, au hameau de la Matrassière, où s'était installé l'Etat-major régional de la Résistance . Cet assaut meurtrier, lancé au petit matin, s'était soldé par plusieurs morts, de Résistants et de civils, à Saint-Julien et Saint-Martin-en-Vercors.

En cette journée du 18 mars 2014, plus de 200 personnes s'étaient rassemblées, à l'invitation du conseil municipal, à Saint-Julien-en-Vercors. Aux côtés des élus municipaux et de ceux des communes voisines, de Madame la sous-préfète d'arrondissement, Clara Thomas, des associations d'anciens combattants ou mémorielles (Pionniers du Vercors, Souvenir Français...), de la gendarmerie, des pompiers...., de nombreux habitants avaient fait le déplacement.

Après le fleurissement de quelques tombes par les élus en présence de proches de victimes, après les cérémonies protocolaires et les instants de recueillement autour des monuments aux morts, la matinée s'est achevée par une évocation historique. A la salle des fêtes, adultes et enfants se sont relayés pour lire un texte retraçant ces terribles journées et plus largement le sort de Saint-Julien et du Vercors durant le Seconde Guerre mondiale. Pour appuyer ces évocations, de nombreuses photos d'époque ont été diffusées.

C'est tout ce travail historique que nous vous proposons aujourd'hui dans ce livret . S'y trouvent à la fois le texte, les notices biographiques, les photos projetées et des photos de la cérémonie du 18 mars 2014.

Que ces pages puissent constituer un recueil pour tous ceux que cette histoire intéresse et pour consigner la mémoire de ces évènements, notamment pour les plus jeunes générations.

La municipalité profite de ce livret pour remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont participé à l'organisation de cette journée du 18 mars et notamment les enfants pour leur implication. Des remerciements aussi à Jean-Luc Destombes pour la mise en page du présent document.

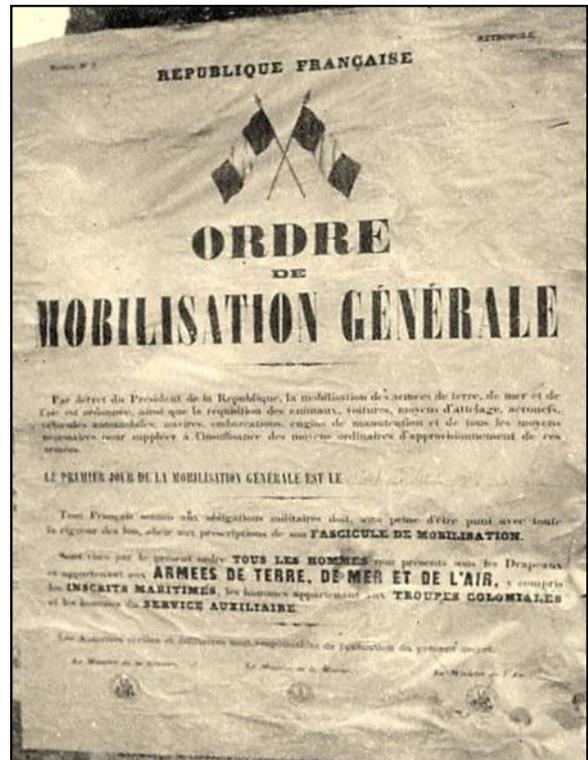
## Le début de la guerre à Saint-Julien

**Septembre 1939.** L'Allemagne vient d'envahir la Pologne.

20 ans après la fin de la Première Guerre Mondiale, le monde retombe en guerre. L'ordre de mobilisation générale est placardé. Tous les hommes en âge quittent leur foyer. Saint-Julien se vide : l'institutrice, Madame Reynier, dont le mari est mobilisé, accueille désormais seule à l'école la cinquantaine d'enfants du village.

**Juin 1940.** La France est terrassée par les armées allemandes; elle signe l'armistice. De nombreux soldats regagnent Saint-Julien et les prisonniers sont envoyés en Allemagne.

Le régime de Vichy du maréchal Pétain remplace la III<sup>e</sup> République.



*George Drogue Marcel Repellin et Léon Glénat aux Chantiers de Jeunesse en 1943 (Le Muy, Var)*

Le service militaire est supprimé et plusieurs jeunes doivent désormais partir dans des Chantiers de Jeunesse.

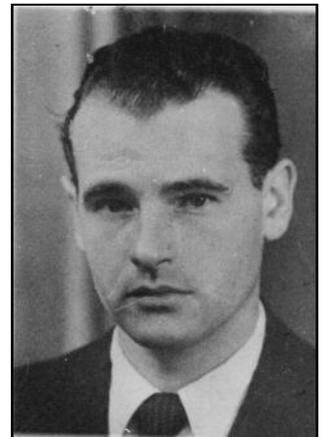
A Saint-Julien, les élus municipaux restent en place, les anciens combattants intègrent la Légion Française des Combattants.

Ici, la faim se fait moins sentir qu'en ville même si les agriculteurs doivent livrer une partie de leur production au ministère du ravitaillement.

Les malheurs de l'époque, l'occupation, les persécutions conduisent plusieurs personnes à se réfugier à Saint-Julien. Des familles espagnoles, tels les Garcia, des habitants du nord et de l'est de la France, tels Eugène Mauser, Armand Steil et sa famille, les frères Anclin et leur mère, ou encore des personnes juives comme les Rosenfeld, réfugiées au Château.



*Une des filles Garcia*



*Armand Steil*

Des enfants du sud, enfin, surnommés les Toulonnais, envoyés pour leur sécurité, en 1943, dans plusieurs familles de la commune (Drogue, Glénat, Ruel).

Pour tous ces enfants, la vie continue, rythmée par l'école de Monsieur et Madame Debarre.



## ***Le maquis et la ferme Peyronnet***

**Début 1943.** Un maquis est créé dans le Vercors par le mouvement Franc-Tireurs. Certains jeunes qui refusent de partir travailler en Allemagne dans le cadre du STO rejoignent alors le maquis. Par ailleurs, Pierre Dalloz conçoit le Plan Montagnards qui projette une utilisation stratégique du massif.



Plusieurs camps sont créés dans le Vercors, et dans notre secteur, à Cornouze et plus tard aux Combes, avec un camp sous les ordres de Narcisse Geyer, ci-contre.

**Mai 1943.** Les Italiens lancent une offensive contre le camp de Cornouze mais celle-ci échoue, les maquisards ayant été avertis.

**Janvier 1944.** A Lyon, le général Descour dirige l'ORA, Organisation de la Résistance de l'Armée. Cette organisation clandestine rassemble des militaires depuis qu'en novembre 1942, Hitler a ordonné la dissolution de l'Armée d'Armistice. En janvier 1944, la pression croît et Descour veut mettre son Etat-Major en sécurité.



Il choisit le Vercors et la **ferme Peyronnet**, au hameau de la Matrassière, commune de Saint-Julien.

Cette ferme est disponible, accessible et à l'écart de la route départementale. Plusieurs personnes s'y installent et effectuent régulièrement des liaisons avec Lyon.

Les habitants de Saint-Julien s'habituent à la présence de tous ces hommes ; ils ont des contacts réguliers avec ces Résistants qui recherchent régulièrement du ravitaillement, surtout en hiver.

Le 16 mars, un parachutage allié est réceptionné aux Pallas.

Le 17 mars, les maquisards récupèrent ces 150 containers et les cachent à la grotte de Barmechinelle. Ailleurs à Saint-Julien, après d'abondantes chutes de neige, les hommes terminent enfin d'ouvrir la route principale. A la ferme



Peyronnet, 12 hommes vont passer la nuit.



*Maquisards aux Combes*

### ***Le 18 mars, à l'aube***

A Grenoble, plusieurs centaines de soldats allemands, embarquent à bord de camions. Le convoi, ouvert par une automitrailleuse, passe à Villard, traverse les gorges de la Bourne, direction Saint-Julien.



Avant les Clots, le car Glénat qui assure la liaison avec Pont-en-Royans, arrive en sens inverse.

Quand le chauffeur, Julien Chabert, aperçoit la colonne, il braque brusquement et le car se met en travers.

La colonne s'immobilise ; des soldats, nerveux, descendent et s'affairent, durant une heure, à sortir le car de l'ornière. Dans le car, la tension règne, plusieurs hommes étant des Résistants et redoutant des contrôles allemands... Quand le car est dégagé, la colonne repart. Dans tous les hameaux, aux Clots chez Lattard, aux Orcets, aux Janis chez Chabert, au Château chez



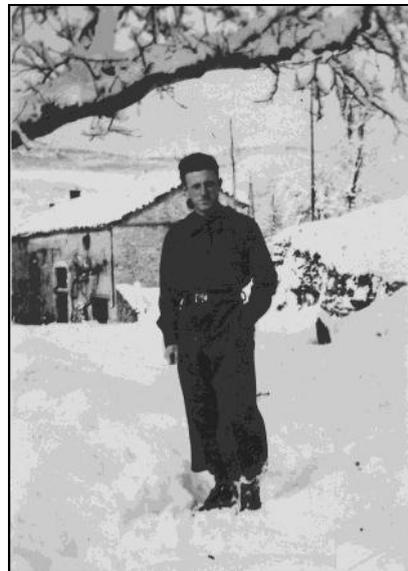
*Résistants de la Ferme Peyronnet à la Croix*

Gerboud, partout les habitants à peine réveillés assistent avec effroi à la progression des camions sur cette route fraîchement déneigée.

La voici maintenant au village et à la sortie, la colonne s'immobilise au carrefour de la Croix. Des soldats descendent rapidement et partent à pied, derrière l'automitrailleuse, en direction de la Matrassière.

A la Matrassière, un Résistant, Auguste Cros monte la garde dans une ferme abandonnée, en bordure de route à une centaine de mètres de la ferme Peyronnet.

Il découvre, vers 8h, avec stupeur les soldats arriver. Il part en courant, pour donner l'alerte.



Mais les soldats progressent rapidement ; à 150 mètres de la ferme Peyronnet, ils ouvrent le feu.

Dans la ferme voisine, la ferme Berthuin, la famille est dans la cuisine ; plusieurs balles traversent les fenêtres épargnant miraculeusement les occupants : une balle se niche dans

le bahut, une autre dans le mur, une troisième dans la salle à manger.

Dans la ferme Peyronnet, l'effet de surprise est total.

Les hommes se lèvent juste ; ils tentent de fuir mais les Allemands investissent rapidement les lieux : trois hommes sont pris dans la ferme.





## Biographies

### Lu par Jules

Je suis le capitaine **Marc Oswald**.

Je suis né le 3 août 1913 à Fouday, en Alsace. Je suis militaire et reste dans l'armée d'armistice jusqu'à sa



dissolution en novembre 1942. Je rejoins alors la Résistance au sein de l'ORA, d'abord à Lyon puis à Saint-Julien, à la Matrassière où je supervise l'organisation des services. Au matin du 18 mars, quand on

annonce l'arrivée des Allemands, je tente de brûler mes papiers d'identité, pour protéger mes proches, ma femme et mes deux enfants. Malheureusement les Allemands me capturent.

*Marc Oswald est fusillé dans la cour de la ferme. Il avait 31 ans.*

### Lu par Ysao

Je suis le sous-lieutenant **Jean Simon-Perret**.

Je suis né le 18 juin 1921 à Lyon. Scout dans ma jeunesse, je refuse de partir travailler au STO ; je rejoins alors la Résistance, d'abord en Haute-Savoie, puis à Lyon où je distribue des tracts clandestins de *Témoignages Chrétiens*.



J'intègre alors l'Armée Secrète. En janvier 1944, je rejoins la ferme Peyronnet ; je poursuis mes actions d'agent de liaison, entre le Vercors et Lyon. On me surnomme Milou. Au matin du 18 mars, surpris par l'arrivée des Allemands, je suis blessé par balle. Je ne parviens pas à fuir, les soldats allemands sont là.

*Jean Simon-Perret est exécuté sur place. Il a 23 ans.*

### Lu par Samuel

Je suis le cavalier **André Coudert**.

Je suis né le 15 juillet 1922 à Chelles, en région parisienne. Je vis à Paris et suis célibataire quand commence la guerre. Je fais partie des classes d'âge mobilisées pour partir en Allemagne, au STO. Je rejoins la Résistance, à Lyon, puis l'ORA de Descour et son état-major à Saint-Julien ; je suis affecté à la cuisine et on me surnomme Fillette. Le 18 mars, les Allemands me capturent.

*André Coudert, après avoir été violenté, est exécuté, les mains liées dans le dos avec du fil de fer. Il avait 22 ans.*



*Maison des agents de liaison à La Matrassière*

Les autres Résistants se trouvant dans la ferme parviennent à s'en extraire et tentent de fuir. Certains n'y parviennent pas.

### Lu par Alexandre

Je suis le cavalier **Hubert Levacque**.

Je suis né le 21 septembre 1911 à Paris.

Je suis mécanicien de formation et vit à Paris où je me marie et j'ai 1 fils. Je rejoins la Résistance en 1943 ; au début du mois de février 1944, j'arrive dans le Vercors, au camp des Combes.

Je rejoins ensuite la ferme Peyronnet et j'assure les responsabilités d'intendant. Le 18 mars, je parviens à sortir par la fenêtre et tente de fuir sur le chemin enneigé.

*Hubert Levacque est mortellement blessé par les balles allemandes. Il avait 33 ans.*



### Lu par Françoise

Je suis le capitaine **Roger Guigou**.

Je suis né le 19 septembre 1909 à Lyon. Ingénieur



agronome, je rejoins l'armée et suis admis à Saumur en 1937. Je participe aux combats de 1940, puis, après l'armistice, je suis muté en Algérie, dans les Spahis. Je rentre en France en 1942 ; je me marie avec Odile, en novembre. Je rejoins ensuite l'ORA et deviens

l'adjoint de Descour, à Lyon. Je suis chargé de créer une école de cadres, à Combovin, dans les contreforts du Vercors. Je rejoins la Matrassière en mars. Le 18 mars, je parviens à sortir de la ferme, et tente de fuir sur le chemin enneigé.

*Roger Guigou est mortellement blessé par plusieurs balles. Il avait 35 ans.*

## L'inspection des hameaux

La ferme Peyronnet de la Matrassière est incendiée. Les soldats ratissent ensuite les hameaux des alentours.

La ferme Berthuin est d'abord inspectée : par chance, le fils Georges, dissimulé dans le foin de la grange, n'est pas découvert. Plusieurs habitants sont rassemblés dans la cour de la ferme.

Dans la maison de la famille Rochas une grenade est jetée, blessant légèrement Madame Rochas et le jeune toulonnais qu'elle héberge.

Quand les soldats arrivent au hameau de la Domarière, le drame va se poursuivre.

### Lu par Ysao

Je suis le cavalier **Marc-Henri Leroy**.

Je suis né le 23 décembre 1922, à Lisieux, en Normandie. Je rejoins les pompiers de Paris, jusqu'en juin 1943. Requis pour le STO, je refuse de partir travailler en Allemagne et gagne la zone sud, car mes parents se sont installés à Peyrins, dans la Drôme. En janvier 1944, je gagne le Vercors et m'installe dans la ferme Peyronnet ; on me surnomme Pompier ; j'occupe comme cuisinier. Le 18 mars, je parviens à fuir de la ferme. Je me réfugie au hameau de la Domarière et me cache dans la grange de la famille Borel. Malheureusement l'arme que j'ai laissée dans l'écurie trahit ma présence et les Allemands mettent le feu au bâtiment.



*Marc-Henri Leroy périt dans l'incendie de la ferme. Il avait 22 ans.*

\*\*\*\*\*

Voici maintenant le témoignage d'**Henri Borel**.

Le 18 mars il assiste, avec sa famille au drame de la Domarière. Il rédige ce texte, après guerre, en 1986.

### Lu par Jean-Noël

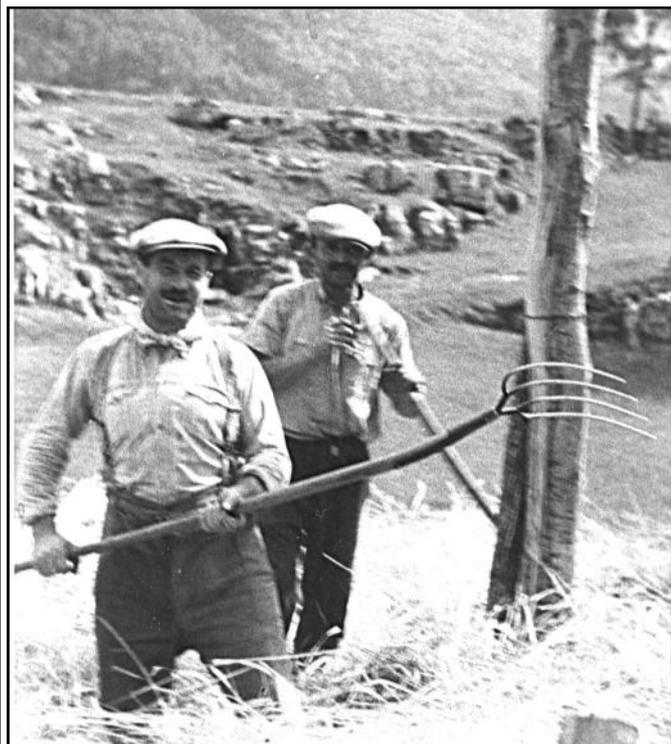
*« Je m'appelle Henri Borel, je suis né en 1928.*

*Je me souviens que chez nous, au matin de ce 18 mars 1944, mon père rejoint ma mère, ma grand mère et mon jeune frère, 7 ans, à la cuisine et tous quatre déjeunent, mon frère s'apprêtait à partir à l'école. Ils entendent de nombreux coups de feu mais pensent que les dissidents font des manœuvres.*

*Soudain la porte de la cuisine s'ouvre, un dissident, Marc Leroy, apparaît et dit : « Cachez moi vite les boches sont là ! ». L'homme est sans arme, un pied sans chaussure. Mon père l'emmène précipitamment dans la grange où le foin est stocké, redescend aussitôt et sort dans la cour. Un groupe d'une dizaine d'Allemands est déjà là qui l'arrête immédiatement.*

*Quant à moi, ce matin du 18 mars 1944, je suis réveillé par de nombreux coups de feu et aussitôt ma grand mère pénètre dans ma chambre et me dit : « Lève toi vite les boches sont là. Ton papa est allé*

« cacher un dissident ! ». Je m'habille précipitamment et emprunte l'escalier. En bas trois ou quatre fusils sont braqués sur moi. Les Allemands me font sortir dans la cour où mon père se trouve déjà. Ils nous donnent ensuite l'ordre, à mon père et à moi, de partir avec eux, devant le groupe. Au croisement du chemin voisin, nous rencontrons un autre groupe d'une dizaine d'Allemands. Devant eux se trouve Paul ROCHAS. Nous nous trouvons tous les trois devant la vingtaine d'Allemands et faisons ainsi le tour du quartier des Carêmes en passant devant les trois fermes de ce quartier. Devant la ferme ARNAUD, Madame ARNAUD est dans



Léon Borel et Léon Rozand

la cour, son bébé de 4 mois dans les bras. Une automitrailleuse vient derrière la maison. Nous revenons devant notre ferme en passant par les champs. Ma mère, ma grand-mère et mon frère sont dans la cour. Depuis notre arrestation ma grand-mère, 76 ans, avec un courage extraordinaire et en prévision de l'incendie éventuel de notre maison, sort tout ce qu'elle peut en linge, vêtements, nourriture. Tout le bâtiment est fouillé et le pillage est de règle : linge et provisions changent de propriétaire.

Paul ROCHAS, mon père et moi, sommes conduits devant la ferme CALLET et là, rejoignons Julien CALLET, qui lui aussi est arrêté. Nous sommes au milieu d'une cinquantaine d'Allemands. Jusqu'à présent ils n'ont pas été menaçants envers nous. J'ai 15 ans et

deux ans et demi mais parais en avoir 18, de temps en temps j'ai droit à l'appellation : « terroriste ! ».

Des Allemands continuent d'arriver. Parmi eux, un officier. Bien vite je vois que c'est lui le chef. Il a une trentaine d'années et parle très bien le français. Il a l'allure d'une personne très calme. Il nous interroge chacun à notre tour, assez vaguement d'ailleurs, sur les terroristes. Nous répondons aussi évasivement que possible. Je dis : « On voit bien passer du monde mais on ne sait pas qui c'est ». Julien CALLET qui répond avec un peu de fantaisie reçoit une gifle qui n'avait rien d'une caresse.

Soudain on nous fait mettre tous les quatre devant la porte de l'étable. L'officier allemand s'approche de moi et sort un petit pistolet qu'il me braque sur la poitrine. Il appuie lentement sur la gâchette, le chien commence à se soulever... Va-t-il continuer et tirer ? Cette scène dure quelques secondes, puis le pistolet rejoint la poche de l'officier. Au bout d'un moment, un ordre... une dizaine de soldats se mettent en ligne en face de nous. L'angoisse m'étreint... c'est un peloton d'exécution. Un nouvel ordre... les Allemands nous mettent en joue... je fixe des yeux les trous noirs des canons des fusils... j'attends l'éclair qui va jaillir et ... ce qui va suivre. L'instant est atroce... je prends mon père par le cou... j'éclate en sanglots... je prie pour que la salve ne parte pas... mon père tente de me donner un peu de courage : « On ne souffrira pas longtemps et puis dix ans plus tôt dix ans plus tard » me dit-il. Les fusils s'abaissent soudain... pour combien de temps ?

Quelques instants plus tard un ordre est donné... tous les Allemands se planquent... une forte explosion... c'est le réservoir d'eau situé à moins de cent mètres qui saute. Le peloton se reforme en face de nous... nous sommes de nouveau mis en joue et puis les fusils s'abaissent de nouveau sans tirer... mais des sentinelles restent en face de nous. Elle tapotent de la main sur le magasin de leurs fusils pour bien nous persuader qu'elles ont de quoi nous envoyer dans l'autre monde... ils manœuvrent leurs culasses ... soudain, l'officier s'approche de mon père et lui dit : « voilà ce qu'on a trouvé chez vous ! » et il montre une mitraillette qu'il tient à la main. Nous sommes stupéfaits mais ne disons mot. Je pense tout d'abord que c'est une machination de leur part ou qu'ils ont trouvé cette arme quelque part autour de la ferme, abandonnée par un dissident ou échappée du dernier parachutage. C'est alors que ma mère arrive avec mon frère. Elle nous dit : « ils ont trouvé ça dans l'étable ! ».

La situation est brusquement devenue très grave, voire sans espoir. L'officier dit à mon père : «



Léon Borel, père de Henri

jamais eu d'armes chez lui. L'officier qui a de nouveau cette mitraillette à la main en assène un violent coup de crosse sur l'épaule de mon père qui, sous la douleur, tombe à genoux.

Après s'être relevé, mon père revient près de moi. Quelques instants plus tard, une fumée sort par le toit de

notre ferme. Ils viennent de mettre le feu dans la grange. Je murmure à l'oreille de mon père : « Est-ce que le dissident va pouvoir sortir ? ». Tout aussitôt toutes nos bêtes, vaches et chèvres, passent devant nous puis une très forte explosion provient de notre maison. C'est probablement une grenade incendiaire dans la cuisine.

L'officier appelle de nouveau mon père. Nouvel interrogatoire et même réponse de mon père qui comprend qu'il est condamné.

Il dit à ma mère : « Ils vont me tuer ! ». Il embrasse ma mère, il embrasse mon frère, il vient m'embrasser, il va pour embrasser ma grand-mère qui vient d'arriver dans la cour. L'officier qui a l'air pressé tente de s'y opposer. Mon père lui dit, un sanglot dans la voix : « Vous en avez pas de mère, vous ? » et il va embrasser ma grand-mère. L'officier lui donne l'ordre de prendre des sacs de munitions qui sont à terre. Mon père se charge plusieurs sacs sur l'épaule et puis l'officier lui donne l'ordre de prendre la mitraillette

trouvée chez nous qui est là à côté des sacs. Aussitôt mon père repose vivement les sacs qu'il avait pris et faisant fasse à l'officier, il lui crie : « Cette arme n'est pas à moi, je ne la porterai pas, vous pouvez me tuer sur place mais je ne la porterai pas ! ».

#### Lu par Samuel

Je suis Léon Borel.

Je suis né le 12 octobre 1897 à Saint-Julien, au hameau de la Domarière.

Mon frère Henri meurt durant la Première Guerre mondiale. J'épouse Madeleine Marcon et j'ai deux fils, Henri et Albert.

J'exploite la ferme familiale à la Domarière mais possède également une forge et je suis charron. Au 18

mars 1944, j'ai 47 ans. Quand l'officier se fait menaçant, brandissant l'arme retrouvée dans l'écurie, je proteste avec véhémence.



La ferme Peyronnet en ruine après le 18 mars



#### Lu par Jean-Noël

L'officier prend alors un pistolet mitrailleur que portait un soldat et tire une rafale sur mon père qui s'écroule en criant : « Vive la France ! ». Une dizaine de mètres me séparent de mon père. Je me précipite vers lui mais à mi-chemin je m'arrête sous le cri de la sentinelle qui aurait fait feu si j'avais continué et si je n'avais pas immédiatement rejoint ma place. L'officier achève mon père par une seconde rafale ».

Henri Borel, Paul Rochas et Julien Callet sont emmenés par les Allemands, puis finalement libérés au village.

A la Domarière, les soldats incendient ensuite la ferme Callet : par chance, le fils Henri, caché dans la grange, échappe aux inspections puis à l'incendie du bâtiment. Les fermes Gauthier et Arnaud sont également en flamme. Henri Borel et Julien Callet, de retour à la Domarière, craignant le retour des Allemands, partent se cacher dans la citerne d'une maison en flamme où Paul et Albert Arnaud, Paul et Robert Gauthier se trouvent déjà. Ils n'en sortent qu'au départ des Allemands.

L'inspection des hameaux du secteur se poursuit. Plusieurs maisons sont pillées et vidées. Du linge, des provisions, du bétail, sont emmenés. Quelques personnes sont arrêtées et, jugées suspectes, sont déportées.

### Lu par Alexandre

Je suis **Louis Boutin**. Je suis né le 18 février 1907 à Saint-Martin.

J'exploite une ferme au hameau des Alberts. Marié, j'ai trois enfants, Yvette, Pierre et Suzanne laquelle décède en août 1944.



Mobilisé en 1939, je suis fait prisonnier en 1940 mais parviens à m'évader et rentre en France en 1941.

Je me charge alors de collecter des fonds pour envoyer des colis aux prisonniers en Allemagne, en organisant par exemple des bals clandestins.

Le 18 mars 1944, quand j'aperçois les Allemands arriver, je cache la collecte dans la loge à cochon. Malheureusement les Allemands la découvrent. Fait prisonnier, je suis emprisonné au fort Montluc à Lyon puis déporté en Allemagne, avec les frères Anclin et Garcia.

*Louis Boutin décède dans le camp de Bergen-Belsen en mars 1945. Il avait 37 ans.*

## A Saint-Martin

A Saint-Julien et Saint-Martin, les jeunes hommes, ceux du village comme les Résistants, se cachent pour échapper aux Allemands. Ils se dissimulent, malgré la neige, dans les bois.

A Saint-Martin, un autre drame va se nouer.

### Lu par Jules

Je suis **Julien Callet-Ravat**.

Je suis né le 3 mai 1921 à Saint-Martin-en-Vercors, au hameau des Morands.

Je vis avec mes 3 sœurs, une de 15 ans, 2 jumelles de 17 ans et mon frère de 13 ans, aux Côtes, non loin du camp de maquisards des Combes ; notre père est mort et ma mère est hospitalisée.



Le 18 mars, les Allemands arrivent et inspectent notre maison ; l'une de mes sœurs prend peur et s'enfuit. Je pars à sa recherche, descends jusqu'à la route, puis coupe à travers champ, en direction du hameau des Abisseaux. Malheureusement les Allemands me repèrent et me poursuivent jusqu'à la ferme Bonnier où je tente de me cacher.

*Julien Callet-Ravat, découvert dans une loge à cochon, est fusillé. Il avait 22 ans.*

### Lu par Delphine

Je suis **Marie Gabrielle Bonnier**.

Je suis née le 28 juillet 1902 à Saint-Martin-en-Vercors, au hameau des Abisseaux.



Célibataire, je vis dans la ferme familiale, aux Abisseaux et travaille avec mes parents. Le 18 mars, j'assiste au déploiement des soldats entre Saint-Julien et Saint-Martin ; j'aperçois Julien Callet arriver en

courant à travers champ, poursuivi par les Allemands. Prise de panique, je me cache à l'écurie, parmi les vaches. Quelques instants plus tard, les Allemands sont dans la ferme ; ils lancent une grenade dans la cuisine ; mon père est grièvement blessé. Les soldats allemands me découvrent dans l'étable ; ils me conduisent dehors, sans ménagement.

*Marie Bonnier est sommairement fusillée. Elle avait 41 ans.*

## Le départ des Allemands

A Saint-Julien, au village et dans les hameaux, on vit cette journée dans l'angoisse ; on aperçoit la fumée s'élever des hameaux de la Domanière et de la Matrassière sans savoir ce qui s'y passe....

Les Allemands restent à Saint-Julien jusqu'au soir ; les habitants découvrent alors le drame qui vient de se jouer.



Commence ensuite le travail d'identification des victimes, puis les enterrements provisoires dans le cimetière communal, sans pouvoir, dans un premier temps, mettre un nom sur les corps des Résistants.

Les sinistrés se relogent, chez des proches, dans la famille, avant l'arrivée des premiers baraquements. Progressivement la vie reprend son cours.

## La mobilisation générale

En juin, après le débarquement en Normandie, la Libération semble imminente...

Des centaines d'hommes rejoignent le Vercors ; le nombre de Résistants passe de 400 à 4000 ! C'est l'euphorie, tous les accès du massif sont contrôlés par les Résistants et, dans le Vercors, on s'organise.



Le 3 juillet, symboliquement, la République, mise à terre par Vichy, est restaurée par les Résistants, à Saint-Martin.

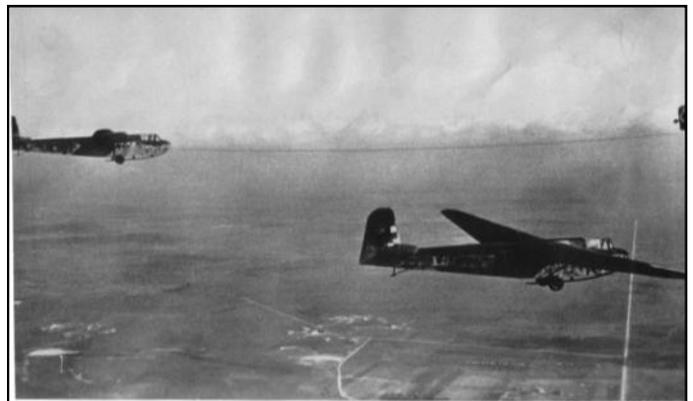
A Saint-Julien beaucoup se souviennent de ces Résistants devenus familiers, évoluant au grand jour, établissant un PC au village, venant au ravitaillement chez les habitants. En juillet, dans le Vercors, tous les jeunes d'une vingtaine d'années sont enrôlés et rejoignent les rangs de la Résistance.

Les parachutages alliés s'intensifient.



## L'attaque allemande

Malheureusement les Allemands veulent éliminer la menace que représente cette concentration d'hommes dans le Vercors.



Planeurs allemands se dirigeant vers Vassieux

Après avoir encerclé et bombardé le massif, 10000 soldats lancent l'assaut le 21 juillet. Les combats font rage.

Les Allemands prennent rapidement l'avantage.

A Saint-Julien beaucoup se souviennent de ces avions mitraillant les personnes travaillant au champ et les bombardements allemands qui, le 22 juillet, allongent la liste des victimes de Saint-Julien.

## Lu par Monique

Je suis **Thérèse Faresse**.

Je suis née le 27 novembre 1873 au village de Saint-Julien.



*Thérèse Faresse  
en 1898*

Je tiens une mercerie à Saint-Julien et j'ai un fils.

Le 22 juillet 1944, la population vit avec la crainte des soldats allemands et des bombardements. Comme beaucoup, je pars me cacher, avec mes proches, en forêt. Mais j'éprouve subitement le besoin de remonter au village, chercher quelques affaires. Alors que je suis

dans ma maison, j'entends avec effroi le bourdonnement d'avions survolant Saint-Julien.

*Thérèse Faresse périt dans le bombardement ; elle est retrouvée dans sa cave, un parapluie sous le bras. Elle avait 71 ans.*

## La fin

Les soldats allemands sont à Saint-Julien le 23 juillet. Ils inspectent les maisons, en incendient plusieurs : la maison Perrin, le baraquement de la famille Callet puis la mairie après que les archives aient été évacuées.

Les interrogatoires se multiplient.

Les instituteurs Debarre, trésoriers de la Résistance sont menacés.



Lui est mis en joue, Madame s'interpose : les deux sont déportés.

Les jeunes du village se cachent, dans les forêts, dans les grottes.

Certains sont malheureusement capturés. Ils sont rassemblés dans l'église de Saint-Martin et, après plusieurs jours, sont emmenés par les Allemands, lorsque ces derniers quittent le massif. Ces jeunes

doivent encadrer les centaines de vaches que les Allemands prennent dans le Vercors ; ces cortèges interminables de bestiaux marquent les esprits.

Parmi ces prisonniers, René Glénat, Georges Rimet, Marcel Rozand, Charles Callet, Adrien Bonzi et Aimé Jallifier doivent suivre l'armée allemande, par le Mont Genève, jusqu'à Castel Maggiore, en Emilie-Romagne, au cœur de l'Italie. Ils parviennent à fuir en avril 1945.

Le 8 mai 1945, la guerre se termine, les cloches sonnent, plusieurs enfants du village portent la nouvelle dans les hameaux.

Progressivement, les survivants rentrent à Saint-Julien : les nombreux prisonniers de la campagne de 1940 ; les déportés, Antoine Garcia et les frère Anclin ; les jeunes prisonniers de l'été 1944...

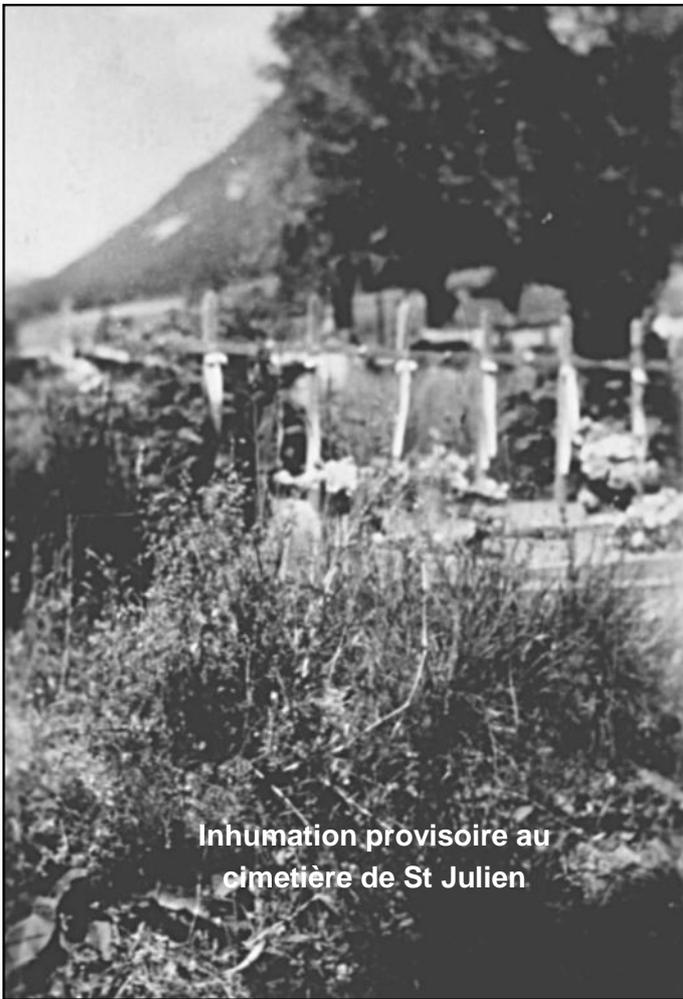


*La maison Perrin incendiée en juillet 1944*

Comme le reste du Vercors, qui compte plus de 800 morts et des centaines de maisons détruites, Saint-Julien va devoir panser ses plaies, faire le deuil de ses morts, reconstruire maisons, mairie, école.



La mémoire de toutes ces victimes se fixe bientôt dans la pierre avec la pose d'une plaque au monument aux morts du village, puis avec la construction d'un monument, inauguré en 1947, à La Croix.



**Inhumation provisoire au  
cimetière de St Julien**



**Inauguration du monument au carrefour de la  
Croix, à l'entrée sud du village**



**Au cimetière de St Julien, tombes des 6 Résistants  
morts lors de l'attaque du 18 mars.**





